

CREATIVITE ET TRADUCTION

Par : le Dr .Yamina HELLAL

Enseignante à l'I.T.
Université d'Alger.

Il est devenu presque banal, dans les publications spécialisées de traductologie, d'assimiler la traduction à une "re-création", et c'est souvent le mot-clé qui revient sous la plume de théoriciens soucieux de s'expliquer sur leur discipline, qu'ils jugent méconnue. Ils espèrent ainsi mettre en relief ce qu'elle implique de participation personnelle et de mobilisation des facultés intellectuelles chez le traducteur, sans parler d'aptitudes comme l'intuition, la sensibilité linguistique et l'adaptabilité. Ils tentent aussi de revaloriser une activité que le public non initié tend encore à ravalier au rang de simple transcodage des formes linguistiques d'une langue-source en celles d'une langue-cible.

Nous ne reprendrons pas le terme de "création" (ou "ré-création") qui aurait lui-même besoin d'être redéfini et circonscrit afin de le soustraire aux confusions d'ordre terminologique; en effet, il n'est pas exempt d'ambiguïté en raison, d'une part, de la polysémie du mot "traduction" (est-elle, alors, ce

qu'on appelle souvent "opération traduisante", ou seulement le produit finalisé, le résultat tangible de ce processus, c'est-à-dire le nouveau texte ?) et, d'autre part, du rapprochement inévitable entre "création" et "création littéraire". Dans ce cas, on laisse à penser que la re-création serait l'apanage de la traduction dite littéraire, à laquelle est loin de se limiter la pratique professionnelle de cette activité.

Entre les deux pôles extrêmes de la traduction littéraire (voire poétique, assimilée à une "transmutation") et de la traduction technique et scientifique (s'exerçant sur des textes informatifs et dénotatifs) qui sont toutes deux des formes de spécialisation, s'étend une vaste gamme de textes dits généraux ou pragmatiques, largement exploités dans les modules de traduction. Tout en véhiculant un contenu essentiellement notionnel, ils se doublent d'une dimension expressive, parfois authentiquement stylistique, fournissant ainsi une riche matière d'étude tant pour une théorie de la traduction que pour une pratique pédagogique de portée et d'utilité plus générales, toute tentative de spécialisation n'étant pas viable dans le cadre universitaire.

Nous préférons substituer au terme "création" celui de "créativité" qui, d'un point de vue global, nous semble convenir avec plus d'exactitude à l'opération traduisante, à la traduction en train de se faire, c'est-à-dire à un processus dynamique de passage d'un texte A à un texte B à travers un même message dépositaire du sens. Ce faisant, nous prenons le terme dans son acception banalisée, comme désacralisée, souscrivant à l'opinion de M. Fustier lorsqu'il écrit : "la créativité ne s'exprime pas seulement dans l'art ni dans la grande invention. Elle est à la fois plus universelle et plus modeste : elle est le ferment de résolution de tous les problèmes, des plus particuliers aux plus généraux, des plus techniques aux plus historiques". (**Pratique**

de la créativité, P. 36).

C'est, en effet, cette notion qui nous paraît rendre le mieux compte de la démultiplication de l'effort du traducteur quand on analyse sa quête sous l'angle de l'accomplissement personnel, du dépassement de la difficulté, au coup par coup. C'est dans la créativité du traducteur que se dissout la dialectique de sa liberté dans la servitude, que se résout le paradoxe du Même et de l'Autre. Ce processus de passage axé sur le franchissement de l'obstacle est aussi créatif en ce sens que, après avoir déclenché les mécanismes mentaux intériorisés que sont la compréhension, l'exégèse, la conceptualisation de la pensée d'autrui, la paraphrase silencieuse, il aboutit à la phase finale de restitution du message qui est une ré-écriture, donc, une recherche stylistique, un exercice de style compris au sens large. A ce stade d'achèvement, rien ne transparaît de la progression du traducteur dans le texte, pourtant ponctuée de pauses nombreuses qui sont autant de sièges patients du mot, de la tournure, de l'expression justes. Or cette recherche, chez le traducteur-rédacteur, n'est possible que grâce à une suractivation des possibilités de ré-expression, une diversification des moyens d'écriture qui sont constamment tenus en éveil et en alerte. Ces deux attitudes apportent la preuve que, si la parole au sens saussurien (actualisation de la langue-système) est créatrice par essence, elle l'est encore plus chez le traducteur dont la réceptivité linguistique doit, idéalement, être aussi développée qu'un sixième sens. Sa compétence linguistique de scripteur, aiguisée au point de devenir "archi-compétence" (J.R. Ladmiral, **Traduire : théorèmes pour la traduction**, p. 149.), sa faculté d'exploration systématique des possibilités d'écriture, lui révèlent parfois des facettes inconnues de la langue dans laquelle il traduit (et qui doit être sa langue de base, par définition) en donnant l'occasion de se manifester au grand jour à un potentiel expressif qui, autrement, aurait pu rester à

l'état virtuel ou s'ignorer lui-même.

En outre, la démarche du traducteur en quête de l'expression s'apparente bien à une démarche créative puisque l'expression, contrairement à ce que peut laisser croire l'existence des dictionnaires bi ou multilingues, n'est pas donnée d'avance : elle est l'inconnue et la variable d'une équation dans laquelle le sens est la constante; elle reste insoupçonnée à la lecture ou au simple contact avec le texte. "Je trouve d'abord, je cherche ensuite" disait P. Picasso. On pourrait en dire autant de l'expression appropriée en traduction car celle-ci, indépendamment des lenteurs et des tâtonnements précédant la finalisation, jaillit intuitivement, spontanément, une fois parvenue à maturation. Ce n'est qu'après coup, **a posteriori** donc, que le traducteur est en mesure d'analyser les remaniements et rétablissements compensatoires qu'elle révèle, et son degré d'adéquation relative au sens total du message (ou à ce qui s'en rapproche le plus). La créativité naît de la tension de l'esprit pénétré du sens et habité par lui; le traducteur se libère de la présence du sens à transmettre au fur et à mesure que s'imposent à lui les choix rédactionnels qu'il juge les mieux adaptés. Elle vient aussi du caractère d'imprévisibilité de la forme neuve par rapport à la littéralité, forme souvent fort éloignée des équivalences toutes faites sagement consignées dans les dictionnaires. Illustrons cela d'un exemple. Soit le passage suivant:

*"The journey by air across the Arabian peninsula still comes as a shock to the traveller seeing the view for the first time. Hours of explanation by Arab planning experts with **American Ph.Ds** and air-conditioned offices cannot bring home the central fact of Arabian life with the force that a few minutes in an airliner imposes". (The Economist, 10/12/1977.)*

le titre de "Ph.D" des universités américaines est suffisamment connu du lecteur pour qu'il l'associe presque automatiquement à l'équivalence admise par l'usage universitaire : "doctorat" ou

"maîtrise", selon les cas, quitte à puiser ailleurs, dans le contexte, les éléments de précision supplémentaires. Or le ton légèrement polémique du passage, l'insertion de cette mention à cet endroit précis et associée à "air-conditioned offices", le fait surtout qu'elle n'a qu'une simple valeur anecdotique et n'est pas une fin en soi, font surgir l'équivalence inédite "bardé de diplômes américains". En d'autres termes la créativité se nourrit du contexte et, peut-être davantage encore, de l'implicite du discours. Le passage tout entier pourrait donner lieu à la proposition de traduction suivante :

*"Le survol de la péninsule arabe est encore ressenti comme un choc par le voyageur qui découvre ce spectacle pour la première fois. Des heures passées dans des bureaux climatisés à écouter les explications des experts arabes en planification **bardés de diplômes américains** ne peuvent imposer à l'esprit la réalité centrale de la vie arabe avec autant de force qu'une vue aérienne de quelques minutes."* (notre traduction) (1).

Comme on le voit, c'est toute la notion de contexte qui se trouve, ici mise en jeu.

On a longtemps cru que la traduction était une opération portant sur les langues en présence; il est, en effet, tentant de le penser en voyant le résultat matériel: une chaîne graphique (ou orale, dans le cas de l'interprétation) en langue-cible, remplaçant une autre série de signes articulés en langue-source. Mais, en réalité, les recherches ont montré (E. Nida, 1964; D. Seleskovitch, M. Lederer, 1976; J. Delisle, 1978) que l'opération traduisante intéressait les actes de parole, donc l'emploi de la langue, ou encore les messages en tant que fragments de discours insérés dans une situation de communication (plus ou moins différée), et dont le sens est étroitement solidaire de la série d'associations extra-linguistiques autant que linguistiques (en particulier sé-

(1) Ce passage est extrait du texte de mémoire d'une étudiante de l'I.I.T. Mme KETFI, F., et répertorié sous titre "The Empty Country".

mantiques) déclenchées par cette situation d'énonciation. Traduire est donc indissociable d'un contexte au sens large, fait non seulement de l'environnement immédiat des mots et des structures, mais aussi d'un réseau d'informations plus ou moins inconscientes, à caractère cognitif, tissé autour du texte comme une toile serrée se déployant en cercles concentriques : elle forme le halo dans lequel baigne le message. A cet égard, le fonctionnement de la traduction ne se différencie en rien de celui de la communication monolingue et a bénéficié, comme elle, des apports de la linguistique pragmatique et de l'analyse du discours. A titre d'exemple encore, la tournure figée "stationnement interdit" n'évoque, a priori, qu'une seule situation possible et entraîne l'association quasi-immédiate avec l'interdiction bien connue des automobilistes. "No parking", dira-t-on, est l'équivalence consacrée en anglais. Or, le journal **le Monde** (25/01/1981, p. XIII.), pour illustrer un article sur le malaise de la jeunesse européenne, reproduisait la photographie d'un escalier en pleine ville, lieu de passage sans doute très fréquenté puisqu'avaient été fixées, sur chaque marche, des plaques portant en alternance les mentions : "FORBIDDEN TO STAY -**STATIONNEMENT INTERDIT**- STEHENBLEIBEN VERBOTTEN".

Sans s'interroger sur la qualité de la traduction, et puisqu'il s'agit d'un certain emploi de la langue officialisé par l'usage, on constate qu'il suffit que les mots soient associés à une situation particulière et à un complément d'ordre cognitif extérieur à la langue (ici le support visuel de l'image), pour qu'automatiquement la compréhension se cristallise sur un seul sens possible, à l'exclusion de tout autre, sens inédit qui entraîne une équivalence elle-même inédite. Le véritable rapport qui s'établit en traduction n'est pas un rapport interlinguistique mais un rapport de communication par le biais du rapport intertextuel.

En quoi cette constatation intéresse-t-elle la créativité en traduction? En cela que la présence d'un contexte a pour effet de décupler les possibilités de ré-expression, de faire sauter le carcan des équivalences pré-établies et de donner au traducteur une liberté de mouvement plus grande, un champ de manoeuvre plus étendu. Le texte, intégré dans un espace qui dépasse de loin celui qu'occupent les mots qui le composent, acquiert un relief et une profondeur qui le font se dilater, dans les proportions insoupçonnables, et se déployer largement. Il en résulte que le texte, au fur et à mesure qu'il investit la conscience du traducteur, se charge, aux yeux de celui-ci, d'une énergie accumulée, lui conférant sa stratégie propre: il secrète, pour ainsi dire, ses propres critères d'évaluation et ses hiérarchies, supprimant peu à peu les entraves théoriques à la traduction. Dès lors, l'équivalence naît du texte et dans le texte; elle se construit sur tout ce que draine le texte implicitement autant qu'explicitement. Aussi le traducteur dispose-t-il d'une plus grande liberté pour faire passer le message par des procédés qu'il maîtrise d'autant mieux qu'il peut les imaginer, les projeter et les agencer sur l'espace amplifié du texte et sur le fond de la situation qui soutient le message. Par l'effort de reconstitution et d'évocation, le traducteur se donne les moyens pratiques et tactiques d'un effet expressif resté jusque-là dans l'ombre de l'implicite. Prenons connaissance du passage suivant, dont nous ne retiendrons que le titre, à des fins de traduction:

" Shipshape formula.

Skippers go to great lengths to keep their ship bottoms clean. Marine organisms such as barnacles or grassy sea slime can gradually coat a ship's hull and cut into the vessel's full efficiency... Research Consultants Ltd., of London, has produced an anti-fouling paint that company officials claim remains effective longer than any other..."

Si on s'aide pour la traduction du titre, et du jeu de mots qu'il contient, de tout ce dont est chargé le texte, et si

on retient le principe de l'équivalence d'effet sur le lecteur, alors on peut proposer, par exemple, "Neuf à la coque" ou encore "Ho ! lisse !" ou toute autre contribution, étant entendu que l'appréciation d'une traduction est affaire de subjectivité, pour une grande part.

A ce stade, la créativité se mesure aussi à l'effort de dissociation de deux systèmes linguistiques, la langue-source ne devant pas venir interférer pour gêner la ré-expression en langue-cible. Pour que la ré-expression puisse être aussi naturelle et idiomatique que possible, le traducteur doit parvenir à maintenir chacune des deux langues en contact dans une position autonome l'une par rapport à l'autre. Cette dissimilation ne se fait pas de manière aussi évidente qu'il pourrait y paraître; les mots et les tournures de l'original font souvent écran à l'expression naturelle et spontanée en langue-cible. Car si le traducteur part bien du sens du message, revenu à l'état de présence synchrétique dans son esprit, se présentant sous la forme virginale de concepts qui auraient à s'exprimer pour la première fois, il reste qu'il a accédé au sens par l'intermédiaire des formes linguistiques de l'original qui a, lui, sur l'expression nouvelle encore en gestation, la supériorité d'être achevé, structuré, omni-présent. Par exemple, lorsqu'un étudiant traduit l'expression anglaise "when all is said and done" par " quand tout est dit et fait" il cède à l'attirance irrésistible qu'exercent sur lui la structure et le lexique de la langue-source; il reste englué dans le mot-à-mot parce qu'il n'a pas pris ses distances par rapport aux mots, il n'a pas fait le détour par le sens débarrassé de son habit linguistique; pour traduire par "tout compte fait, somme toute, en dernière analyse, etc.", il faudrait qu'il s'affranchisse de l'effet d'aimant des mots de l'original et s'exprime spontanément comme le ferait un locuteur francophone placé dans une situation semblable. On conçoit que pour parvenir à cette libéra-

tion, là où le texte sollicite davantage son effort, le traducteur doit compter de nouveau sur sa créativité stylistique, en l'entretenant par une mise à jour régulière et une réflexion personnelle sur l'évolution des langues qu'il pratique.

Si on comprend l'opération traduisante comme faisant appel à une démarche créative, il faut reconnaître une place centrale au maniement de la langue de ré-expression, c'est-à-dire de la langue de base. Dans toutes les écoles d'enseignement de la traduction, on considère comme acquise la maîtrise de la langue de base (qui se trouve être, le plus souvent, la langue maternelle de l'étudiant), dès la première année d'enseignement. C'est pourquoi ces institutions n'assurent plus, en général, qu'un simple entretien de la langue de base, se concentrant exclusivement sur les techniques plus spécifiques de la compréhension du message par l'apprentissage des langues de travail, les techniques d'analyse du discours et de passage proprement dit.

En conclusion, dans la pratique professionnelle de la traduction aussi bien que dans la traduction à des fins pédagogiques, la part dominante revient à la créativité se fondant elle-même sur la maîtrise de la langue de ré-expression. La contrainte toujours multiforme dans laquelle s'effectue le travail de traduction, et la notion de créativité, loin d'être contradictoire, se répondent en un mouvement dialectique : car, si les contraintes inhérentes à l'acte de traduction limitent la créativité spontanée du traducteur en tant qu'auteur potentiel, c'est aussi par leur présence et la nécessité de les dépasser qu'elles la stimulent. Par elle, le traducteur exerce sa liberté de scripteur dans les limites du sens, en tendant vers un rapport non d'identité mais d'équivalence qualitative entre deux textes.

BIBLIOGRAPHIE

- Delisle, J. **L'Analyse du discours comme méthode de traduction.**
Thèse pour le doctorat de troisième cycle présentée à
l'Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III), 1978.
- Fustier, M. **Pratique de la créativité**, Entreprises Modernes d'Édition, 2^e édition, Paris, Juin 1978.
- Ladmiral, J.R. **Traduire : théorèmes pour la traduction**, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1979.
- Lederer, M. "Synecdoque et traduction", **Études de Linguistique Appliquée**, n° 24, Didier, Paris, oct-déc. 1976; pp. 13-42.
- Nida, E.A. **Toward a Science of Translating, with Special Reference to Principles and Procedures involved in Bible Translating**, Leyden, E.J. Brill, 1964.
- Seleskovitch, D. "Traduire : les idées et les mots", **Études de Linguistique Appliquée**, n° 24; Didier, Paris, oct-déc. 1976.
- "Exégèse et traduction", **Études de Linguistique Appliquée**, n° 12; Didier, Paris, 1974.
- "Pour une théorie de la traduction inspirée de sa pratique", Colloque de Glendon, 1980. **Meta**, Vol. 25, n° 4, décembre 1980, pp. 401-408.
- Uhlenbeck, E.M. "On the Distinction between Linguistics and Pragmatics", **Language Interpretation and communication**, Nato Symposium, Plenum Press, New York, 1978, pp. 185-197.